

Vincent Dediene : « Etre un enfant adopté a toujours été un détail »



Propos recueillis par Sandrine Blanchard

Je ne serais pas arrivé là si... « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Cette semaine, le comédien évoque ses origines et rend hommage à ses professeurs de français.

Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux mis en scène par Catherine Hiegel, ex-chroniqueur à la radio et à la télévision, Molière de l'humour en 2017 pour son seul-en-scène *S'il se passe quelque chose...*, Vincent Dediene a multiplié les registres. A 33 ans, ce comédien joue avec Catherine Frot, à partir du 14 février, sur la scène du Théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris. Dans *La Carpe et le lapin*, les deux comédiens ont eu carte blanche pour s'amuser de leurs différences et de leurs points communs.

Je ne serais pas arrivé là si...

... Si je n'avais pas eu comme professeurs de français Mme Bounab en 6e, Mme Lambomez en 3e, Mme Truc en 2de et Mme Cadoux en 1re et terminale. Toutes ces femmes m'ont appris à entrer dans les livres et m'ont fait aimer la littérature. Elles ont modifié tout mon paysage. Je leur dois le goût des mots, mais aussi celui du théâtre et de l'écriture.

Grâce à ces enseignantes, parce qu'elles savaient donner, avec appétit et fièvre, l'envie de se plonger dans des œuvres, la lecture de *Perceval le Gallois* a été une claque, *Bel-Ami* une claque, *Thérèse Raquin* une claque, *Un roi sans divertissement* une claque ! Même si j'étais bon élève, scolaire, je me suis beaucoup ennuyé à l'école dans de nombreuses matières. Heureusement qu'il y avait le français !

Vous dévoilez, avec humour, en 2014, dans votre premier seul-en-scène : « Je suis né en 1987, à Mâcon, de parents inconnus. La mauvaise nouvelle, dans cette phrase, c'est Mâcon. » Quand avez-vous appris que vous étiez un enfant adopté ?

Très tôt, au coin d'une table. Je devais avoir 5 ans. Il y avait, dans ma classe de maternelle, un garçon noir originaire du Brésil. Entre enfants, on se demandait pourquoi ses parents étaient Blancs. Un jour, le maître nous a dit : « Vous vous posez sans doute la question pourquoi Adrian a la peau noire et pas ses parents. Et bien c'est parce qu'il a été adopté. » Puis il nous a expliqué ce qu'était l'adoption.

Quand je suis rentré de l'école, il n'y avait que ma mère à la maison. Elle était en train de coudre. Je lui lance : « On a appris aujourd'hui qu'Adrian a été adopté. » Et là, ma mère me répond... Je me souviens au mot près de notre échange : « Ah oui ! T'en connais un autre de garçon qui a été adopté ? » Je dis : « Non. » Elle m'annonce : « Ben toi. » Je réponds : « Ah bon. » Fin de la

conversation. Je n'en ai jamais reparlé.

Jamais ?

Non, jamais. L'information s'est ancrée en moi. Je n'ai pas du tout été bouleversé. Une seule fois, un jour de crise d'adolescence, j'ai dû dire : « De toute façon, vous n'êtes pas mes parents. » Je me suis pris une tarte et j'ai regretté tout de suite mes paroles. Par la suite, les quelques fois où j'ai évoqué le sujet, les gens étaient tellement sidérés que je sois adopté que certains me disaient : « Je suis désolé. » Cela me surprenait toujours. Je ne comprenais pas où était le problème. Pour moi, ça a toujours été un détail.

Vous n'avez jamais voulu en savoir plus sur votre histoire ?

Non, je n'ai toujours pas beaucoup de curiosité. Cela reste une énigme. J'ai été un bébé abandonné, adopté à 5 mois après un passage chez une nourrice avec d'autres enfants. Sur ma carte d'identité, il est marqué : né à Mâcon.

Le soir où j'ai joué mon spectacle dans cette ville, juste avant de monter sur scène, je dis à mon père dans les loges : « C'est quand même marrant de jouer là où je suis né. » Et mon père me répond : « Ah non. En fait, tu n'es peut-être même pas né à Mâcon, parce que à l'époque, pour les enfants abandonnés, était indiqué juste le nom de la préfecture mais si ça se trouve tu n'es pas né dans cette ville. »

Je continue encore d'en apprendre ! Je suis né en Saône-et-Loire mais où ? C'est un énorme flou que personne n'a envie d'éclaircir. Dans ma famille, on s'aime très fort mais les sentiments sont recouverts par des tonnes de pudeur.

Mais pourquoi si peu de curiosité sur vos parents biologiques ?

On fait beaucoup trop de promotion du sang, des origines. Souvent, d'où viennent les gens, quel est leur point de départ, cela m'est égal. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'ils sont devenus, là où ils vont. On ressemble beaucoup plus, il me semble, à ceux par qui on a été élevé plutôt qu'à ceux par qui on a été conçu. D'ailleurs, je ressemble à ma mère adoptive !

Donc vous avez toujours vécu votre adoption de manière totalement sereine...

Il y a un an, ma meilleure amie, après une longue discussion, m'a pris un rendez-vous chez un psy. J'y suis allé. C'était accablant. Même la psy s'est retrouvée un peu désœuvrée ! Je la décevais beaucoup. J'adore mes parents adoptifs. Je me dis parfois que, peut-être, je me réveillerai un matin avec le besoin d'en parler, que ça deviendra un vrai sujet. Mais pas pour le moment.

Vous avez grandi à Lugny, un petit village de Saône-et-Loire, quel souvenir gardez-vous de votre enfance ?

Le travail à l'école, les devoirs, et, après, la rêverie dans la chambre. Ce sont des souvenirs de solitude. Mes parents travaillaient beaucoup, j'étais fils unique. En classe de 3e, Mme Lambolez m'a encouragé à suivre une option théâtre au lycée. Pour cela, il fallait aller à Chalon et être interne. Comme il n'y avait que des filles dans l'option théâtre, j'ai dû aller à l'internat des sportifs, dans un autre lycée. Mais j'étais prêt à tout, même à être entouré de handballeurs et de rugbymen pour faire du théâtre !

Pourquoi avoir dit : « Mes parents m'ont laissé libres, ce faisant ils m'ont sauvé la vie » ?

J'ai eu une éducation de gauche, une éducation Camif ! Mon père était instituteur spécialisé, et ma mère éducatrice spécialisée. Je leur dois la curiosité, le goût pour l'altérité. Mais ce n'était quand même pas évident, dans ce village de Lugny, de dire que je voulais faire du théâtre. Mes parents m'ont sauvé la vie parce qu'ils m'ont laissé faire, en faisant semblant de ne pas s'inquiéter. J'avais un copain qui avait le même goût pour le théâtre que moi. Nous voulions, tous les deux, en faire notre métier. Mais pour ses parents, ce projet était hors sujet. Ils l'en ont empêché et ça a été des années de souffrance pour lui.

C'est le visionnage d'une cassette VHS d'un spectacle de Muriel Robin qui, enfant, vous a donné le goût de la scène. Pourquoi cette comédienne vous a-t-elle fait un tel effet ?

Ah ça, c'est un peu mystérieux ! Je devais avoir 7 ans. Ma tante Clodette avait offert cette cassette à ma grand-mère pour Noël. Elle l'a laissée traîner dans le salon. Ces trois têtes de Robin sur la jaquette m'attirent énormément, comme un mirage. J'ai regardé le spectacle et j'ai eu l'impression de

découvrir ma langue maternelle. Il y avait quelque chose de familier. J'ai appris les sketches par cœur et je les jouais, sans tout comprendre, dans ma chambre, à mes parents, etc. Ce n'est pas que cela me faisait rire, mais je trouvais ça fou de parler si vite, fou d'être aussi en colère, fou d'être seule sur scène et fou d'être sur scène tout court.

Je n'étais jamais allé au théâtre, je découvrais que cela existait : des gens dans l'obscurité, silencieux, côte à côte sans se connaître et, à l'inverse, une personne seule dans la lumière, parlant pendant une heure et demie... j'ai adoré ! J'ai ressenti que j'allais vouloir faire ça, et qu'il faudrait un jour que je rencontre cette femme. J'étais fan d'elle ! Comme je l'ai été plus tard de Pierre Palmade, Agnès Jaoui, Annie Girardot, de Funès... Le fanatisme ça aide, on se sent moins seul, on trouve un horizon.

J'ai commencé à en parler à mes profs de français. Elles m'ont dit : il n'y a pas que Muriel Robin, il faut aussi lire telle pièce, tel livre. Cela a été ma porte d'entrée sur les histoires.

D'où vient ce décalage entre votre âge et vos références artistiques, votre côté vintage ?

Sans doute de Radio Nostalgie dans la voiture de mes parents ! Depuis que je suis petit, on me dit que je n'ai pas les goûts de mon âge. J'aimais Joe Dassin, mais pas David Bowie. Ce n'est pas une posture. Je n'en suis pas très fier car cela me renvoie à mes lacunes, à un manque de modernité.

Mais je trouve que nous sommes dans une époque où l'on consomme très rapidement les artistes émergents. Cette frénésie me donne parfois l'impression d'une meute de prédateurs qui dévorent des proies pendant que je mange mon petit bout de pissenlit dans un autre coin de la savane.

Intégrer l'Ecole nationale supérieure d'art dramatique de La Comédie de Saint-Etienne, était-ce une évidence ?

Non, un hasard ! Après le bac, je ne m'étais pas projeté. Que faut-il faire maintenant pour être heureux ? Je me le demandais... Pour rassurer mes parents, j'ai fait semblant d'aller à la fac, en arts du spectacle et lettres modernes. En parallèle, je me suis inscrit dans une petite école de théâtre, La Scène sur Saône, à Lyon.

Un ami voulait passer les concours nationaux d'art dramatique. Je l'ai suivi et j'ai été admis à Saint-Etienne. Faire du théâtre pendant trois ans, quelle formidable perspective ! Puis, à la sortie de ma formation, grâce au Jeune Théâtre national, j'ai enchaîné des spectacles dans le théâtre public (dont *Le Médecin malgré lui* mis en scène par Jean-Claude Berutti, *Le Roi s'amuse* mis en scène par François Rancillac...) puis je suis parti à Paris.

Et vous avez décidé d'écrire votre propre spectacle. Faute de travail ?

En m'installant à Paris, j'ai découvert à quel point il y avait vraiment beaucoup de gens qui voulaient faire ce métier ! J'avais l'impression de ne pas pouvoir m'asseoir dans un café sans entendre parler de théâtre, de cinéma, et que tout le monde suait pour trouver du travail !

Dans cette ville onéreuse, je voyais mes copains intermittents galérer. Alors je me suis mis à écrire en replongeant dans mes journaux intimes. A l'époque où je les tenais, je me prenais pour un écrivain ! Ce n'était pas très sentimental, un peu poseur ! Mais j'y ai trouvé le contenu de mon premier seul-en-scène. Puis Juliette Chaigneau, Mélanie Le Moine et François Rollin ont été mes trois anges pour m'aider à couper et mettre en scène.

Est-ce lors de la première représentation que vos parents ont appris votre homosexualité ?

Oui. Je vivais très bien mon homosexualité, je l'assumais complètement, sauf auprès de mes parents. Question de pudeur, toujours. Même si ce n'était pas l'enjeu du spectacle, que fallait-il faire ? Enlever ce sujet ? Me transformer en hétérosexuel ? Mais pourquoi mettre un mensonge alors que tout le reste était vrai ? Dire à mes parents de ne pas venir ? Aucune de ces alternatives ne me plaisait. Quelques mois après la première, ma mère m'a dit : « Tu sais, Vincent, on était plus de cent personnes dans la salle mais, ce soir-là, c'est comme si on n'était que tous les deux. Tu me disais quelque chose, rien qu'à moi. »

En fait, c'est un peu comme « un prêté pour un rendu » : on m'avait annoncé, sans préparation, que j'étais adopté, je me suis dit, inconsciemment, que mes parents ne seraient pas non plus préparés à découvrir mon homosexualité ! Comme pour l'adoption, on en a très peu parlé. Entre nous, on évoque peu les sujets intimes. Par contre le fromage de chèvre de chez M. Buchillard, on en parle

longuement !

Le succès de votre seul-en-scène vous a ouvert les portes de la télévision et de la radio. Vous avez été chroniqueur sur Canal+, sur TMC dans l'émission « Quotidien » et dans la matinale de France Inter. Finalement, vous avez tout arrêté. Pourquoi ?

J'avais tellement souhaité la notoriété que je l'ai bien vécue. Mais je n'avais jamais rêvé de faire de la télé ou de la radio. J'aurais été malheureux qu'on me dise dans la rue que j'étais chroniqueur. Je n'ai pas envie qu'il y ait d'ambiguïté sur mon métier : je suis comédien.

Toute ma formation s'est faite dans le théâtre public. Or, on est vite catalogué. J'aurais été très triste qu'à cause d'une image de « chroniqueur à lunettes » je ne puisse pas continuer les tournées théâtrales, les découvertes de jeunes auteurs. Et puis, l'exercice de la chronique donne la sensation d'une machine de guerre. Chaque semaine, il faut être efficace, écrire, coller à l'actualité. Avoir la parole sur une antenne très écoutée a un côté un peu autoritaire, avec le risque d'être donneur de leçons.

Avez-vous eu peur de participer à cette omniprésence des humoristes ?

Oui. Je sentais qu'on était nombreux et qu'on servait de soupape. Il fallait faire rire entre deux catastrophes. Parfois, j'avais envie d'être moi-même la catastrophe.

Sur France Inter, on m'autorisait à faire des chroniques pas drôles. J'essayais d'être singulier, mais c'est une position difficile à tenir. Surtout, je ne voulais pas que cela devienne mon travail. C'était ma récréation. Mais je dois reconnaître que c'est grâce aux chroniques que Catherine Hiegel m'a découvert et m'a offert le rôle d'Arlequin dans Marivaux.

Notre époque est au cynisme. Des acteurs ou des humoristes prennent la parole en pensant qu'ils sont plus malins ou qu'ils ont compris plus de choses que les autres. Il est beaucoup plus facile de haïr et de moquer que de comprendre. Mon modèle, c'est ce que fait Jean-Pierre Bacri dans le film *Le Goût des autres*. Mille autres que lui auraient joué ce personnage avec plus de mépris.

D'où vient votre goût pour l'éclectisme ?

De mon goût de spectateur. Quand je suis arrivé à Paris, j'allais cinq fois par semaine assister à des spectacles, aussi bien au Théâtre de La Colline qu'au café-théâtre du Point-Virgule. Je découvrais un soir Anne Alvaro, le lendemain Alex Lutz, je voyais simplement deux artistes qui me plaisaient. Ceux qui ne le disent pas, c'est par snobisme. Peut-être est-ce parce que je suis provincial que je l'avoue.

D'être provincial, est-ce qu'il vous en reste quelque chose ?

J'adore Paris mais c'est une ville méchante, qui grignote vite les gens. D'être provincial, il me reste une chose : je ne me sens bien nulle part et partout à la fois. Je pratique l'art du camouflage. J'arrive à donner le change dans les soirées mondaines mais, fondamentalement, je sens que je n'appartiens pas à ça. Souvent, je prends la fuite.

Muriel Robin a vu votre spectacle et vous venez de tourner avec elle pour une fiction télévisée qui reprendra ses sketches cultes. Qu'est-ce que cela fait de rencontrer son idole de jeunesse ?

Le jour où elle est venue voir mon spectacle, j'avais l'impression d'avoir grimpé au sommet de l'Olympe ! Mais, quand je suis rentré chez moi, j'étais triste, tellement triste. J'avais l'impression que l'enfant qui était en moi était accompli et mourrait dans la seconde. Je me sentais très vide, très vieux. Je tournais la page de l'enfance.

« La Carpe et le Lapin », de et avec Catherine Frot et Vincent Dedienne, du 14 février au 31 mai au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 16, boulevard Saint-Martin, Paris 10e. Tél. : 01.42.08.00.32